

LE CHIEN ET L'ENFANT

Je rêvais sous un saule aux cheveux verdoyants
Retombant, jusqu'à terre, en long flois ondoyants
Sous mon rustique temple, à la riante voûte,
Je pouvais explorer tranquillement la route
Qui se déroulait droite, éblouissant les yeux
De l'éclat des cailloux qui prenaient, sous les feux
D'un soleil tropical, des airs de perle fine.
Le vent, ce matin-là, joyeux, l'humeur câline,
Avait dû s'éveiller : il s'était fait zéphir.
Et quand tomba la nuit, il avait dû ravir
Bien des baisers aux fleurs, car déjà dès l'aurore,
Son souffle parfumé trahissait que chez Flore
Il avait fait visite, que de chaque fleur
Qu'arrosait la déesse, il avait — le voleur —
Respiré le parfum et touché le calice.
Un léger bruit de pas me tira de la lice
Où, poète impuissant, je poursuivais en vain
Une rime rebelle : un ravissant bambin
S'avavançait, sautillant, mordant une tartine.
Soudain l'effroie pâlit sa figure lutine :
Un homme est sur la route où le suit un chien noir.
L'homme était un bohème, et le chien laissait voir
De grands crocs qui semblaient cependant moins terribles
Que les deux yeux hagars, et pleins d'éclairs horribles,
Que le sombre étranger dardait sur le chemin.
Vêtements en désordre, un bâton à la main,
Les cheveux poussiéreux et flottants dans l'espace,
Barbe aux crins emmêlés : voilà l'homme qui passe.
Il a vu le bambin saisi de tremblement ;
Il a vu la tartine : un sourd ricanement
S'échappe de sa gorge. Il marche à la fillette,
Lui prend le pain des mains, dans le fossé le jette
En disant à son dogue : " Attrape ! " L'animal,
En deux bonds a saisi le butin déloyal.